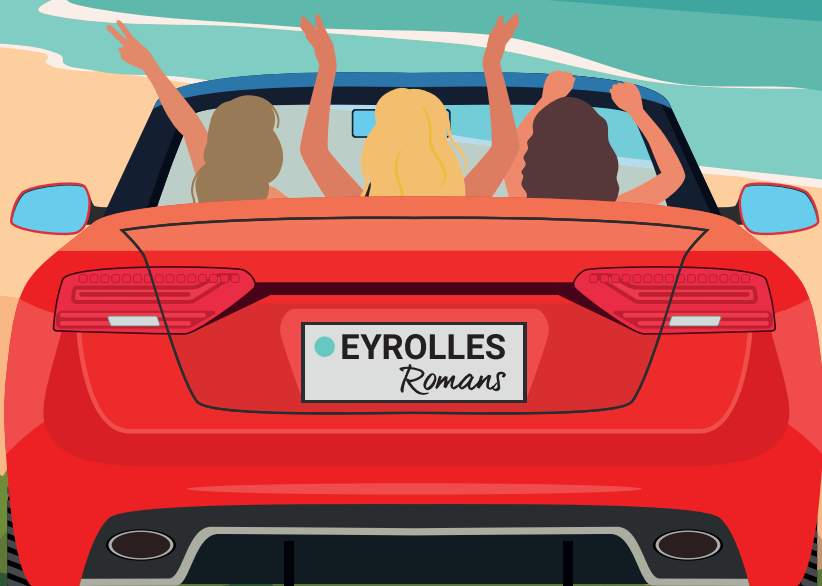


Julien Aime

LE JEU
DU BONHEUR
A COMMENCÉ
COMME ÇA



Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75005 Paris
info@eyrolles.com
www.editions-eyrolles.com

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions !

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89 % de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2025
ISBN : 978-2-416-02023-0

JULIEN AIME

Le jeu du bonheur a commencé comme ça

● EYROLLES
Romans

*À vous qui lirez ce roman,
et commencerez le jeu du bonheur !*

Prologue

TOUT A COMMENCÉ PAR UN JEU.

Comme quand nous étions lycéennes. Tout commençait toujours par un jeu. Action ou vérité. Le jeu du plus grand rêve. Du plus grand regret. Du plus grand défaut.

C'est Karine qui a lancé l'idée comme une boutade, comme elle peut en lancer des dizaines à la minute.

Je ne sais pas pourquoi nous avons accepté. L'excitation. La folie du moment. L'inconséquence. Sûrement.

Nous n'imaginions pas que ce jeu allait changer nos vies.
Pour toujours.

Première partie

L'enterrement de vie de femme mariée

JOUR 1

Champagne !

Début du jeu dans 4 h 23

C'ÉTAIT UNE IDÉE DE KARINE. Fêter le divorce de Sarah comme on célèbre un enterrement de vie de jeune fille. Un EVFM : un Enterrement de Vie de Femme Mariée. Pendant un week-end. Et pas n'importe lequel : celui de l'Ascension.

— C'est un signe, ma belle ! Tu divorces de ce connard et tu commences ton ascension vers les sommets du bonheur.

Entre BFF, l'acronyme de Best Friends Forever, qui, dans notre cas, pouvait aussi vouloir dire Belles Femmes Féériques, ou Bonasses Fortes et Farouches.

Karine n'avait pas choisi la destination au hasard. Ce serait au Pays basque, à Bayonne, à l'endroit même où nous avions célébré notre baccalauréat vingt-trois ans plus tôt.

À l'endroit même où... Non, je vous parlerai de ça plus tard.

— Un week-end revival, un pèlerinage ! J'espère qu'on va se créer des souvenirs aussi inoubliables qu'à dix-huit ans !

Karine nous avait concocté un programme aux petits oignons, un enchaînement de cours de surf, bronzette, restos tapas, et soirées jusqu'au bout de la nuit dans les bras musclés de surfeurs et/ou de rugbyman tatoués (et plus si affinités).

Je ne partageais pas vraiment son enthousiasme. Et je n'étais pas certaine que Sarah ait réellement envie de s'éclater non plus. Elle venait quand même de divorcer d'Alexandre, alias monsieur Parfait, l'homme de sa vie, le père de ses deux fils. Elle s'y était préparée, avait enlevé sa bague depuis longtemps, mais l'échec était désormais officialisé, et elle réalisait maintenant qu'il y avait un monde entre savoir qu'on avait foiré son mariage, et se le faire annoncer par un juge.

— C'est un comble pour une avocate spécialiste des divorces de finir cocue et divorcée !

Les cordonniers sont les moins bien chaussés. Sarah était une avocate brillante, respectée pour son expertise et admirée pour sa force de travail et de caractère. Son cabinet, qu'elle avait fondé avec Sacha, son associé, était une réussite incontestée. Véritable guerrière des tribunaux, elle représentait ses clients avec passion et détermination, remportant la plupart de ses dossiers. Sa séparation d'avec Alexandre l'avait frappée comme un coup de tonnerre en plein ciel bleu. Trop impliquée dans la défense de ses clients pour s'attarder sur les fissures de sa propre vie, elle n'avait rien vu venir, ou peut-être avait-elle refusé de voir les signes avant-coureurs. Le jour où Alexandre lui avait annoncé qu'il la quittait, elle avait senti le sol se dérober sous ses pieds. Tout ce qu'elle avait construit, aussi bien professionnellement que personnellement, s'était écroulé en un instant. Elle s'était soudain retrouvée de l'autre côté de la barrière, avec ces maris et femmes qui se déchiraient, pleins de rage et de colère. Là où elle n'avait jamais imaginé se retrouver un jour.

— On va s'éclater ! avait répété Karine, sans que je sache si c'était pour nous garantir l'excellence de son planning ou pour s'en convaincre elle-même.

J'avais haussé les épaules. Je n'avais aucune envie de faire du surf : je ne voyais pas l'intérêt de passer mes journées accrochée à une planche en mousse dans une eau gelée, tentant désespérément de ne pas me noyer. Je préférerais mille fois m'installer sur un transat moelleux, un Spritz bien frais à la main, et me gondoler en regardant Karine et Sarah boire la tasse encore et encore.

— Tu ne veux pas faire un truc tranquille, une thalasso plutôt ? avais-je proposé en pensant qu'à la place de Sarah, j'aurais sans doute eu envie de passer ce week-end dans mon lit à pleurer mon mariage raté, ma famille brisée, regarder des films tristes, et écouter des musiques suicidaires dont chaque refrain m'aurait confirmé combien ma vie était foutue.

— Une thalasso ? Et pourquoi pas un stage de scrabble ou de bridge, pendant que t'y es ? On n'a pas soixante-dix ans ! Je t'assure, le surf, c'est parfait pour rencontrer des beaux mecs. En tout cas, moi j'ai aucune envie de passer mon week-end dans des bains bouillonnants avec Jean-Michel et Jean-Claude qui me reluquent le cul. Sarah a besoin de se changer les idées, de faire la fête, pas de finir en dépression avec des chauves sous Viagra !

— Mais qui va garder ses fils ?

— T'inquiète, j'ai demandé à sa mère, elle a dit oui direct. Tu sais comme elle est !

Oui, je savais comment était Myriam : débordante d'amour et de gentillesse, toujours à vous inviter à prendre le café, à manger, « J'ai fait du couscous boulettes, venez », à vous couvrir de compliments, « Que tu es belle ma petite Marie ! », et en totale adoration devant ses petits-fils Gabriel et Raphaël, « les plus beaux anges du monde », comme elle le répétait sans cesse.

En somme, tout le contraire de ma mère, qui était aussi proche de la mamie gâteau que du champion de boxe. Depuis sa retraite, elle pensait plus à voyager et à aller au cinéma ou au

théâtre avec ses copines qu'à passer du temps avec ses petits-enfants. Ses excuses étaient bien rodées :

— Je ne peux pas, je vais voir le dernier film de Clavier avec Marie-Jo.

— Tu ne l'as pas déjà vu le mois dernier ?

— Non, tu dois confondre avec Bourdon.

Ou :

— Je vais chez le médecin.

— À dix-huit heures ? Tu es à la retraite, tu ne peux pas prendre tes rendez-vous à quinze heures ?

Et lorsque j'osais renouveler ma demande, ma mère finissait invariablement par me rétorquer sur un ton de reproche :

— Pourquoi tu ne demandes pas à ta nounou ? Tu as des problèmes d'argent ou quoi ? Et ton mari, il ne peut pas s'en occuper ?

— Non, il ne peut pas, il travaille !

— Il n'a qu'à moins travailler !

Ne pouvant compter sur ma mère, et ne voulant pas devoir quoi que ce soit à ma belle-mère (je vous parlerai d'elle en temps voulu, mais sachez que mes griefs à son encontre pourraient faire l'objet d'un ouvrage complet), j'avais dû négocier pendant une bonne semaine avec mon mari Guillaume pour qu'il accepte de s'occuper des enfants quatre jours d'affilée sans moi, ce qui ne lui était jamais arrivé. Autant dire que les tractations avaient été difficiles :

— Quatre jours ! Mais c'est super long ! Pourquoi vous partez aussi loin ? Vous ne pouvez pas fêter son divorce à Paris ? Vous réservez un chippendale, vous allez en boîte et hop, voilà, c'est fait !

— Elle a besoin de changer d'air ! Ça va lui faire du bien de voir le sable, l'océan !

— Ils ont pas installé Paris-Plage cette année ?

— Guillaume !

En conséquence, j'avais dû faire de nombreuses concessions : je devrais le laisser partir en Corse avec ses amis en juillet, et quelque part dans les pays de l'Est en septembre, en République tchèque ou en Hongrie, ce n'était pas clair, pour l'EVG d'un obscur copain dont il ne m'avait parlé que deux ou trois fois. Les lumières « doute » et « danger » avaient clignoté dans ma tête, mais je n'avais pas le choix. Bref, j'avais le sentiment de m'être fait avoir, comme toujours (Karine aurait dit « Arrête de faire ta sainte Marie, il faut que tu t'imposes ! »), mais c'était le prix à payer pour reconforter Sarah.

Nous attendions devant le tribunal, adossées à la Mini Cooper Cabriolet rouge de Karine. Je portais une robe à fleurs qui descendait jusqu'aux mollets, comme souvent, pour masquer mes genoux que je déteste – je les trouve ronds, moches, on dirait le crâne de Kad Merad. Karine avait opté pour une salopette en jean et un bandana rouge autour du cou, comme Rosie la riveteuse, la femme de l'affiche *We Can Do It*, celle qui montre son biceps avec un air de défi. Elle tenait un sac isotherme dans une main, un ballon en forme de cœur dans l'autre.

— C'est pas un peu *too much* ? je lui ai demandé.

— Rien n'est *too much* pour une amie qu'un connard a fait souffrir !

Quand Sarah est apparue en haut des marches, à contre-jour, dans une explosion de lumière, j'ai dû mettre ma main au-dessus des yeux pour ne pas être éblouie par tant de beauté dramatique. En lunettes et tailleur noirs, elle ressemblait à une veuve italienne, une vraie marraine sicilienne. Ne manquaient

que la mandoline et l'envol des colombes au ralenti, et nous aurions été dans un film de Coppola.

Sarah a lentement descendu les marches aux côtés de son avocate, une petite quinquà grosses lunettes et crinière léonine. « Une teigne », avait-elle dit, non sans admiration.

— Alors ? T'as gagné ? s'est empressée de demander Karine. T'as la garde de Gabriel et Raphaël ?

Sarah a hoché la tête, tenté de sourire, mais aussitôt éclaté en sanglots. Je l'ai prise dans mes bras et serrée fort contre mon cœur.

— Oh ma biche ! On est là !

Karine a sorti une bouteille de champagne de son sac et l'a débouchée pile au moment du passage d'Alexandre.

— Pauvre naze ! Tu viens de perdre le seul trésor que tu trouveras jamais dans ta vie ! lui a-t-elle lancé en faisant sauter le bouchon.

Alexandre l'a fusillée du regard, la bouche tordue comme s'il hésitait à répondre. Karine n'attendait que ça, ça se voyait dans ses yeux, elle espérait l'attaque pour sonner la charge, et je craignais qu'elle ne gâche le champagne en lui balançant la bouteille au visage. Mais l'avocat d'Alexandre l'a retenu par le bras et ils se sont éloignés sans un mot.

— Quel lâche. Il a pas de couilles ton ex ! s'est exclamée Karine en remplissant trois coupettes sous les yeux médusés des magistrats en pause-cigarette.

Celui que nous surnommions encore « monsieur Parfait » quelques mois plus tôt avait perdu de sa superbe. C'était un vrai monsieur Connard, en fait.

— Allez tchin ! À ton divorce !

— À ta nouvelle vie !

— Et à ce week-end qui s'annonce légendaire !

Le train du destin

Début du jeu dans 59 minutes

ÇA SE JOUE À QUOI, UN DESTIN, une vie ?

À un mot, à une phrase qui fait soudain réagir, entraîne une pensée, une réflexion, et enfin une décision qui n'aurait peut-être jamais été prise une heure ou un mois plus tard. Si Sarah n'avait pas emporté son ordinateur, si je n'avais pas reçu ces deux messages coup sur coup, Karine n'aurait peut-être pas eu cette idée folle.

Ça peut aussi se jouer à un train raté à cause d'une panne de métro, une valise oubliée, un accident voyageur. Car c'est dans le TGV que la mécanique s'est enclenchée pour faire dévier le cours de nos destins à toutes les trois. Si cette famille n'avait pas décidé de partir à la même heure que nous, si l'algorithme de la SNCF ne nous avait pas placées dans ce carré précisément, rien de tout cela ne serait arrivé.

Je dois d'abord vous dire que je n'ai jamais aimé le train. Ça remonte peut-être à l'enfance, quand mes parents m'envoyaient en colonie à l'autre bout de la France, loin d'eux, avec cette pancarte ridicule autour du cou où s'étaient en lettres rouges mon prénom, mon nom et leur numéro de téléphone que je connais encore par cœur, malgré moi, 01 47 34 64 04. Ils disaient

que l'air de la montagne me ferait du bien, que je me ferais plein de copines au bord de la mer, mais je savais qu'ils étaient surtout ravis de se débarrasser de moi pendant deux semaines. La preuve, mon frère n'est jamais parti en colonie, lui. Mon père l'a toujours accompagné à ses stages et tournois de tennis. Mais je vous parlerai de ma famille plus tard, il y a tant à dire.

Revenons à ce TGV n° 8531 pour le Pays basque. En fait, je n'ai pas de phobie des espaces clos à proprement parler, mais une phobie des *gens* dans les espaces clos. De leur comportement, de leur manque de civisme, de leurs défauts. J'ai toujours peur de tomber sur un voisin qui pue la transpiration ou la chaussette mouillée, qui mâche son sandwich en faisant le bruit d'un troupeau de vaches affamées, qui écoute son horrible musique trop fort (il fera moins le malin quand il sera sourd à cinquante balais). Ou sur un groupe d'amis ou de collègues qui vont passer tout le voyage à parler de leur boss, de Macron, de leurs plans cul ou de la réforme des retraites, bref, qui vont faire comme s'ils étaient dans leur salon, sauf qu'il y a quatre-vingts inconnus autour d'eux qui n'ont aucune envie de savoir que Richard est un con, que Véronique a couché avec Patrice lors du dernier séminaire ou que Joël est convaincu que la Terre est plate.

Je n'aime et n'aimerai donc jamais le train. Sauf que partir avec ses deux meilleures amies change la donne. Surtout quand l'une d'elles est aussi déchaînée que Karine. Pour elles, j'étais prête à affronter cette épreuve. Et cette fois, il était fort possible que les relous du wagon, ce soit nous trois. Tant pis. On ne part pas tous les jours à Bayonne pour enterrer un mariage et le noyer dans des litres de monoï, d'alcool et d'océan.

— J'espère qu'on a un carré ! Avec un beau surfeur à nos côtés pour bien commencer le week-end, a lancé Karine en se dépêchant sur le quai.

— Et si t'as un vieux pervers qui te touche la cuisse ? Tu sais, comme quand on est parties à La Rochelle ? ai-je rétorqué.

— C'est quoi cette histoire ? J'étais pas là ? a demandé Sarah qui tirait une énorme valise Louis Vuitton derrière elle, « une vraie », offerte par Alexandre pour son anniversaire.

« On part un week-end à la mer, pas un mois au ski ! » m'étais-je écriée en découvrant la taille du bagage.

— Non, tu devais garder tes gosses parce qu'Alexandre avait un EVG en Espagne, tu te souviens ? Il a bien dû te cocufier, le connard !

— Arrête ! ai-je réagi en faisant les gros yeux à Ka.

Karine était en guerre contre l'ex-mari de Sarah (et plus généralement contre tous les mecs qui trompaient leurs femmes, c'est-à-dire la grande majorité), et j'avais parfois l'impression qu'elle le détestait encore plus qu'elle.

— Bref, c'est quoi cette histoire de La Rochelle ?

— On t'a pas raconté ? J'étais assise à côté d'un boomer, un libidineux avec chemise ouverte sur des gros poils, genre Patrick Sébastien, mais en plus dégueu, après un week-end de fêria bien alcoolisé, tu vois ? Tout ça pour dire que le mec a effleuré ma cuisse avec sa main en faisant style qu'il cherchait un truc dans son sac, pas une fois, pas deux, mais trois fois de suite !

— Tu lui as dit quoi ?

— Rien.

— Ah bon, s'est étonnée Sarah, qui s'attendait à mieux de sa part.

— Elle ne lui a rien dit, certes, *mais* elle lui a mis une de ces baffes ! me suis-je esclaffée. Tout le wagon s'est retourné !

— Mais non !

— Mais si ! Et je suis partie au bar ! Je peux te dire qu'il n'était plus là quand je suis revenue à ma place.

Tout en fanfaronnant, Karine avançait dans l'étroit couloir, sa valise heurtant chaque siège, pied, genou ou coude sur son chemin.

— Pardon, je suis désolée ! Mais qui décide de la largeur des couloirs à la SNCF ? Un nain anorexique ?

Elle a encore râlé en constatant que l'espace bagages du fond était déjà plein, comme celui en tête du wagon.

— Mais en fait ils veulent qu'on parte en voyage sans bagages, c'est ça ? C'est des minimalistes à la SNCF ? Des naturistes ?

Énervée, elle a débuté un Tetris avec les valises et les poussettes, les empilant les unes sur les autres pour libérer de l'espace.

— Et voilà le travail ! J'espère que personne ne transportait le service en porcelaine de sa grand-mère, s'est-elle exclamée au bout de cinq minutes de combat acharné.

— Tu préfères la fenêtre ou le couloir ? ai-je demandé.

— Le couloir, j'ai une plus petite vessie que toi !

Tandis que nous nous installions, nous avons recommencé à parier sur l'identité du futur occupant de la quatrième place du carré.

— Je prie pour qu'on n'ait pas une petite meuf de vingt ans, bien gaulée, bien stylée, qui va nous rappeler qu'on est des vieilles peaux, a ri Karine.

— Parce que t'es pas bien gaulée, toi ? T'as pas eu d'enfants pour te ravager le corps, je te rappelle ! lui a répondu Sarah.

— Et c'est toi qui me dis ça ? On te donne vingt-cinq ans ma reine ! Et t'as retrouvé ton ventre plat en même pas deux mois !

— Moi je parie sur une petite mamie très BCBG qui va s'étrangler à chaque fois que tu jureras, ma Ka ! suis-je intervenue.

— Possible, mais moi je pense qu'on va avoir un beau mec, un quadra poivre et sel, avec une barbe de trois jours et des belles mains ! Et promis, je te le laisse, ma queen, c'est toi la reine du week-end ! a assuré Karine en se tournant vers Sarah.

— Arrête de crier comme ça ! ai-je chuchoté, voyant des regards se poser sur nous.

— Ou alors on se tape un bébé qui hurle tout le trajet. Sans s'arrêter. En mode alarme.

— Oh non, l'enfer ! Moi je vous le dis, j'en ai rien à faire de savoir s'il est trop chou ou pas : je le balance sur la plateforme, ses parents avec !

Drame prévisible, mais non moins décevant : ça n'a été ni une petite bombe, ni un quadra argenté, ni un bébé qui s'est assis timidement dans notre carré, mais un ado boutonneux à la tignasse épaisse qui n'avait pas dû être peignée depuis la présidence de François Hollande.

Va falloir attendre quelques années et une bonne dose de Biactol, mais il y a du potentiel, a envoyé Karine dans notre groupe WhatsApp « Les Reines ».

Dans le carré voisin se trouvait un couple avec leurs enfants, deux garçons d'environ cinq et huit ans. Le père avait l'air énervé, les sourcils froncés, les mâchoires serrées. Il avait dû gueuler avant d'arriver, peut-être après ses gamins qui foutaient le bordel. Sa femme, elle, semblait au bout du rouleau. Vivre avec trois mecs n'est pas une partie de plaisir. C'est à qui sera le plus bête et le plus casse-cou. Sarah pouvait en témoigner. J'ai observé le plus jeune des enfants, un petit roux avec un regard très clair qui jouait avec une figurine Pat Patrouille. Il ne ressemblait à aucun autre membre de la famille, qui étaient tous bruns aux yeux marron.

20 euros que c'est le fils du facteur, a écrit Karine.

Arrête...

Quoi ? J'ai lu que selon une étude, 5 % des enfants ne sont pas de leur père officiel. Ce qui fait que dans ce wagon, cinq personnes ignorent l'identité réelle de leur géniteur ! C'est énorme.

Sarah a levé les yeux de son téléphone :

— Moi je suis sûre à 100 % que je suis bien de mon père.

J'ai les mêmes yeux que lui et le même caractère de cochon.

— De cochon ? Je croyais que vous ne mangiez pas de porc, a souri Karine.

— T'es con !

J'ai hésité à demander à Karine « Et toi ? ». Ses parents avaient divorcé quand elle avait dix ans, et elle avait quitté le domicile de sa mère dès sa majorité, emportant avec elle un mélange de colère et de soulagement. Son père était depuis mort d'un cancer, et les échanges avec sa mère se résumaient désormais à quelques appels formels pour Noël ou son anniversaire.

C'est elle qui a devancé ma question :

— Moi, y a pas débat. Je suis le portrait craché de ma mère et je déteste ça. Par contre, je ne ressemble pas du tout à mon père. On était comme chien et chat. Ça ne m'étonnerait pas que je fasse partie des 5 %. C'est peut-être pour ça qu'il s'est mis à boire et qu'il s'est barré. Qui sait ?

— Et toi, Marie ?

Je n'ai pas répondu tout de suite. Je ne ressemblais ni à mon père, ni à ma mère, si bien que petite, je me disais que j'avais été adoptée, et ça me faisait du bien de le penser, de me dire

que c'était pour ça qu'ils m'aimaient moins que mon frère. Ça ne justifiait pas tout, mais ça expliquait des comportements, des paroles qui m'avaient meurtri enfant et adolescente, des blessures qui ne s'étaient pas refermées et ne se refermeraient jamais. Heureusement, il y avait ma grand-mère, mamie Jo comme je l'appelais, pour mamie Joséphine. « Tu n'arrivais pas à dire Joséphine quand tu étais bébé, tu disais seulement Jo. » Sur ses photos en noir et blanc que j'aimais regarder comme des trésors, j'examinais chaque détail, chaque ondulation de ses cheveux, l'amande de ses yeux, son grain de beauté à la commissure des lèvres. Je nous découvrais tant de similitudes que j'avais fini par imaginer que c'était elle ma vraie mère. Et ça me plaisait, parce que je l'adorais, mamie Jo. Mais elle n'était plus là depuis trop longtemps.

— Mon père est bien mon père, oui, je crois... ai-je fini par dire.

À ce moment-là, dans le carré du TGV 8531 à destination de Bayonne, je n'étais plus trop sûre de rien, hormis d'une chose : peu m'importait que mon père le soit vraiment. Ma famille, c'étaient les deux femmes assises auprès de moi.